

Du goût

Johann Wolfgang von Goethe

Publication:

Source : Livres & Ebooks

« Le goût, dit-il, le goût est une chose.... En vérité, je ne sais quelle chose il dit que c'était. Il ne le savait pas lui-même. »

Dans ce passage, Diderot veut se moquer de ses compatriotes, qui, avec ou sans idée, ont sans cesse le mot de goût à la bouche, et qui rabaissent souvent des productions remarquables, en leur reprochant le défaut de goût.

À la fin du dix-septième siècle, les Français n'employaient pas ce mot d'une manière absolue ; ils le déterminaient par un adjectif. Ils disaient « un bon, un mauvais goût, » et ils savaient fort bien ce qu'ils entendaient par là. Cependant on trouve déjà dans un recueil d'ana et de maximes de ce temps-là : « Les écrivains français ont tout, excepté le goût. »

Si l'on étudie la littérature française dès son origine, on trouve que, de très-bonne heure, le génie a beaucoup fait pour elle. Marot était un homme éminent, et qui peut méconnaître le haut mérite de Montaigne et de Rabelais ?

Le génie, aussi bien que le bon esprit, cherche à étendre son domaine dans l'infini. Ils embrassent dans leur cercle de création les éléments les plus divers, et sont souvent assez heureux pour les dominer et les mettre en œuvre parfaitement. Si l'entreprise ne réussit pas tout à fait, l'esprit ne se sent pas absolument obligé de carguer les voiles ; que les travaux arrivent seulement à un certain degré, où il peut y reprendre quelque chose, aussitôt se produisent la louange et la critique des détails, et l'on croit préparer des ouvrages parfaits, si l'on sépare bien nettement les éléments dont ils doivent se composer.

Les Français ont un poète dont ils ne parlent plus ou dont ils ne parlent qu'avec mépris, c'est Dubartas. Il vécut de 1544 à 1590. Il fut soldat et homme du monde et il écrivit d'innombrables alexandrins. Nous autres Allemands, qui observons l'état de cette nation d'un autre point de vue, nous sommes disposés à sourire, quand nous trouvons réunis chez ce poète, que le titre de ses ouvrages proclame le prince des poètes français, tous les éléments de la poésie française, mêlés, il est vrai, d'une étrange façon. Il traita des sujets importants et vastes, comme, par exemple, les Sept Jours de la création, où il trouva l'occasion d'étaler, sous une forme narrative, descriptive, didactique, un tableau naïf de l'univers et les diverses connaissances qu'il avait acquises dans une vie active. Ces poèmes, très-sérieusement conçus, ressemblent par conséquent à d'innocentes parodies et leur

aspect bigarré choque au plus haut point le Français, au degré élevé de culture où il se flatte d'être parvenu, tandis qu'un poète français devrait porter dans ses armes, sous quelque symbole, la *Semaine* de Dubartas, comme l'archevêque de Mayence porte la roue.

Mais, pour que notre exposition aphoristique ne semble pas vague et paradoxale, nous demanderons si les quarante premiers vers du septième jour de la *Semaine* de Dubartas ne sont pas excellents ; s'ils ne méritent pas de figurer dans toute chrestomathie française ; s'ils ne soutiennent pas la comparaison avec d'estimables productions plus récentes ?

Les connaisseurs allemands seront de notre avis, et ils nous remercieront d'avoir fixé leur attention sur cet ouvrage. Mais les Français continueront sans doute à méconnaître ce qu'il renferme de bon et d'excellent, à cause des bizarreries qu'il présente.

Car la culture intellectuelle, toujours en progrès, et parvenue à sa maturité sous Louis XIV, s'est constamment efforcée de bien distinguer tous les genres de poésie et de style, en procédant, non pas de la forme, mais du fond, et en écartant certaines idées, certaines pensées, certaines expressions de la tragédie, de la comédie, de l'ode (avec laquelle on ne pouvait en finir) ; en admettant au contraire d'autres à leur place, dans chaque genre particulier, comme spécialement appropriées et réservées à ce genre.

On traita les différents genres de poésie comme différentes sociétés, dans lesquelles aussi est convenable une conduite particulière. Les hommes ne se comportent pas quand ils sont seuls entre eux comme quand ils sont avec des dames ; une société change d'aspect quand il y paraît un grand personnage, auquel on doit du respect. Le Français, dans ses jugements sur les ouvrages d'esprit, ne craint non plus nullement de parler de convenances, expression qui ne peut être admise que pour les bienséances de la société. Et il ne s'agit pas là-dessus de contester avec lui, mais de s'appliquer à reconnaître à quel point il a raison. On peut se féliciter qu'une nation si spirituelle et si polie ait été forcée de faire cette expérience et le soit de la continuer.

Mais, dans un sens plus élevé, l'essentiel est de savoir quelles limites le génie s'est tracées pour y déployer son action, quels éléments il rassemble pour en composer son œuvre.

À cet égard, il est déterminé soit par son impulsion intérieure et sa propre conviction, soit par le peuple et le siècle pour lesquels il s'agit de travailler. Or, le génie n'atteint le véritable but qu'autant qu'il produit des ouvrages qui lui font honneur, qui charment et qui éclairent en même temps ses contemporains. En effet, comme il voudrait concentrer tout le champ plus vaste de sa lumière dans le foyer de sa nation, il sait mettre à profit tous les avantages intérieurs et extérieurs et satisfaire la foule, la combler même de plaisirs. Qu'on se représente Shakspeare et Caldéron ! Selon les principes de l'esthétique la plus élevée, ils sont irréprochables, et, si quelque habile éplucheur leur reprochait obstinément certains endroits défectueux, ils produiraient en souriant une image du peuple, du temps, pour lequel ils ont travaillé, et par là ils n'obtiendraient pas seulement l'indulgence, ils mériteraient de nouvelles couronnes, pour avoir su s'y accommoder et avec tant de bonheur.

La distinction des genres de poésie et de style est renfermée dans la nature même du style et de la poésie : mais c'est l'artiste lui seul qui doit et qui peut entreprendre cette séparation, et il l'entreprend, car il est le plus souvent assez heureux pour sentir ce qui appartient à tel ou tel domaine. Le goût est inné au génie, bien qu'il n'arrive pas dans chacun à la perfection.

Il serait donc sans doute à désirer que la nation eût du goût, afin que chacun n'eût pas besoin de se former, que bien que mal, isolément. Par malheur le goût des natures improductives est négatif, étroit, exclusif, et il ôte à la classe productive la force et la vie.

Il se trouve bien chez les Grecs et chez quelques Romains une très-judicieuse épuration et séparation des divers genres de poésie ; mais on ne peut nous adresser, nous autres gens du Nord, exclusivement à ces modèles. Nous pouvons nous glorifier d'autres ancêtres, et nous avons d'autres types devant les yeux. Si l'évolution romantique des siècles incultes n'avait mis en contact le prodigieux et l'absurde, aurions-nous un *Hamlet*, un *Roi Léar*, une *Adoration de la Croix*, un *Prince constant*? Et comme nous n'atteindrons jamais aux mérites antiques, nous maintenir courageusement au faîte de ces barbares avantages est notre devoir ; mais c'est notre devoir aussi de bien connaître et d'apprécier loyalement les idées, les jugements et les convictions des autres, ce qu'ils font et ce qu'ils produisent.